

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°11 – novembre/décembre 2007

Orient intérieur
Ésotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2007

DE L'ORIENT INTERIEUR

A Jacob Boehme

1

« J'en avertis les curieux, ce n'est pas la vaine curiosité qui donne la clef du mystère. Pour trouver il faut entrer en soi-même ». Cependant, pour entrer en soi-même, pour s'engager sur « le chemin mystérieux qui va vers l'intérieur », comme l'écrit le poète romantique allemand Novalis, il faut « se renoncer dans le Christ ».

« Se renoncer », c'est « mourir à soi-même » et « mettre son désir dans le Royaume de Dieu », c'est donc, en d'autres termes, abandonner son moi terrestre ; car depuis la chute, « l'âme d'Adam s'est fixée dans son moi et ainsi son feu s'est détaché de l'image céleste ».

En revanche, « l'homme qui meurt à lui-même et qui met tout son désir dans le royaume de Dieu, recevra comme nourriture le Mercure céleste. Il revêtira une âme céleste avec les cinq sens spirituels. Il se nourrira du saint élément » (*De la signature des choses*, XIV, 63).

2

Le Maître de l'ésotérisme chrétien, c'est le Christ – et c'est par conséquent de Lui qu'il faut attendre l'initiation, comme de la Grâce divine, la transmission de l'influence spirituelle, indispensable pour progresser sur la voie ésotérique :

« Qu'est-ce que la Grâce ?

- C'est le fondement intérieur, ou le Christ, qui s'est réintroduit comme une Grâce dans le fond intérieur obscurci : Tous ceux qui renaissent de ce fond intérieur, de Sophie ou de la Virginité céleste, deviennent des membres du Corps du Christ, et un temple de Dieu » (*De l'Élection de la Grâce*, 114).

Quant à la voie initiatique elle-même, elle est celle figurée par la Résurrection du Christ : « Après sa résurrection, le Christ a

séjourné pendant quarante jours dans le mystère des trois principes réunis. Sa condition était celle du premier Adam avant son sommeil et avant la naissance d'Ève » (*De la signature des choses*, XII, 24).

L'ésotérisme chrétien, c'est par conséquent « Christus und Sophie », selon le mot de Novalis, la Vierge Sophie, ainsi que l'écrivit Jacob Boehme dans son *Mysterium Magnum* :

« Quand la teinture de feu sera absolument épurée, alors en elle retournera la Sophia. Adam, de nouveau, étreindra sa noble fiancée qui lui fut ravie durant son premier sommeil, et il n'y aura plus alors ni homme ni femme, mais seulement un rameau sur l'arbre, fait de perles, du Christ, dans le paradis divin. »

J.M.

BOEHME ou Boehm (Jacques), théosophe allemand et auteur mystique très célèbre, né en 1575 dans un village de la haute Lusace. Fils de pauvres paysans, il fut réduit jusqu'à l'âge de 10 ans, sans instruction aucune, à faire le métier de pâtre. Au milieu des forêts et des montagnes, en face d'une nature imposante, l'imagination de cet enfant se développa avec une prodigieuse vivacité. Il trouvait un sens caché à toutes ces voix du désert ; son ame [*sic*] pieuse y croyait entendre la parole de Dieu, et il prêtait l'oreille à une révélation qu'il croyait directement lui être adressée. Ses parens [*sic*] lui firent apprendre l'état de cordonnier, métier qu'il exerça plus tard à Görlitz. Loin d'étouffer sa tendance mystique, cette occupation sédentaire ne fit qu'accroître ses goûts contemplatifs. Pendant sa tournée de compagnonnage, il parait s'être abandonné en plein à ses rêves religieux. Sévère, zélé pour les bonnes mœurs, renfermé en lui-même, les uns le trouvaient orgueilleux, les autres le prenaient pour un fou. Ce jugement était inévitable : toute éducation scientifique manquant à Boehme, comment ses pensées philosophiques ou religieuses, imparfaitement communiquées à d'autres, n'auraient-elles pas été obscures, confuses, dénuées de logique ? Son sens intime, religieux, était vrai, sans doute ; mais long-temps séparé des hommes, il avait fini par voir les objets extérieurs à travers le prisme trompeur de la solitude.

De retour à Görlitz, en 1594, il se maria. Bon époux, bon père, il n'en fut pas moins visionnaire ; il parait même que, tourmenté par la répétition de ces rêves que son ame, singulièrement affectée, attribuait à l'influence du Saint-Esprit, il se décida enfin à prendre la plume. Son premier ouvrage, intitulé *Aurora*, écrit en 1610, publié

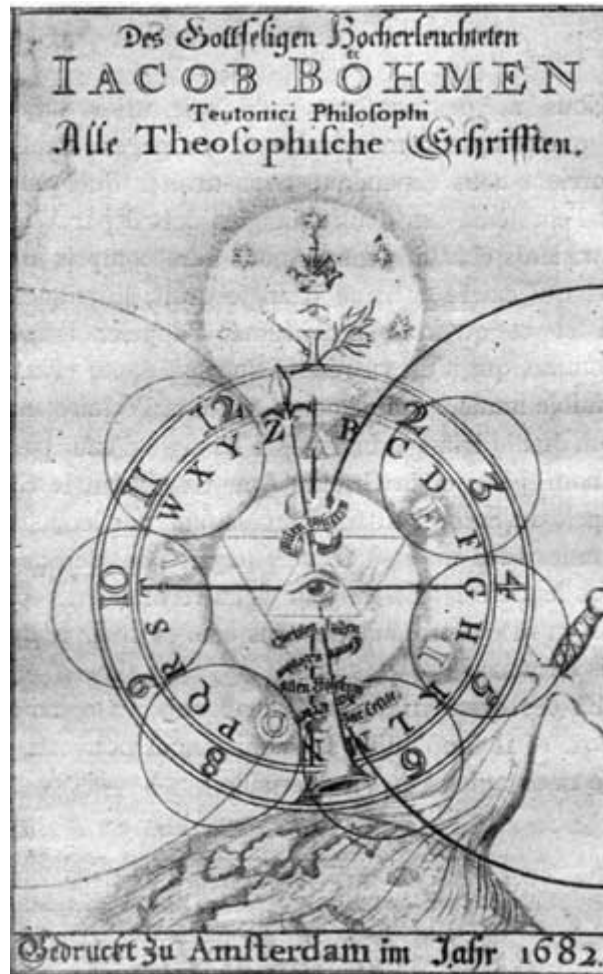
en 1612, contient ses révélations sur Dieu, l'homme et la nature. On y reconnaît l'étude assidue de la Bible, spécialement de l'Apocalypse, vers laquelle il se sentait mystérieusement attiré. Le clergé intolérant de Görlitz, en condamnant l'*Aurora*, répandit le nom de Boehme dans toute l'Allemagne, et lui valut la visite et le patronage de beaucoup d'hommes marquans [sic]. A partir de 1619, il publia une trentaine de traités, parmi lesquels nous ne citerons que la *Description des trois principes de l'essence divine*. Elle contient ses vues sur la divinité, la création, la révélation, le péché, le tout basé sur l'Écriture-Sainte, entremêlé de fantasmagories poétiques, où la métaphore remplace presque toujours l'idée, où l'enchaînement des idées est dithyrambique. Cette manière de procéder, Boehme l'attribue à une illumination divine, à une révélation qui est, selon lui, le *sine qua non* de toute connaissance. Mais sous une enveloppe bizarre se trouve cachée, sans contredit, plus d'une belle pensée religieuse qui, dégagée de son attirail mystique, ne déparerait pas les livres des plus grands philosophes.

Les dernières années de Boehme furent en butte aux attaques des théologiens. Son traité *Sur le repentir*, imprimé à son insu par ses amis, y avait donné lieu. L'auteur se rendit lui-même à Dresde (en 1624), pour faire examiner sa doctrine. La cour le protégea ; mais, à peine de retour chez lui, il mourut rempli de cette foi chrétienne qui fait l'essence de tous ses ouvrages.

Abraham de Frankenberg, son disciple et son ami, a commenté ses ouvrages, qui ne parurent complets qu'en 1682, en 10 vol., à Amsterdam, sous la direction de Gichtel, qui a donné son nom à une secte religieuse fort inoffensive¹, professant les doctrines de Boehme. Une autre édition parut à Amsterdam, en 1730, sous le titre de *Theologia revelata*, 2 vol. in-4°. L'*Aurore*, la *Triple Vie* et les *Trois Principes* de Jacob Boehme ont été traduits en français par L. C. de Saint-Martin. Les doctrines de Boehme se sont répandues en Angleterre ; William Law traduisit le premier les ouvrages du théosophe saxon. Il existe encore de nos jours une secte appelée philadelphique, fondée en 1697 par Jane Leade, femme enthousiaste qui révérait Boehme à l'instar d'un saint. Enfin, un médecin anglais, nommé John Pordage, s'est fait connaître comme commentateur de Jacob Boehme. C. L.

Encyclopédie des gens du monde, 1833-44

¹ La « secte » en question est la communauté des *Frères de la vie angélique* qui a subsisté en Autriche jusqu'en 1941. *Note de l'éditeur*.



Frontispice des *Œuvres complètes* de Jacob Boehme, dessiné par Gichtel

DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

EUGÈNE LERMINIER

Il y eut, dès l'origine des sociétés et des religions, une tradition toujours transmise et toujours perpétuée de quelques vérités élémentaires de l'humanité. Voir face à face ces vérités, la faiblesse humaine ne le pouvait. Il fut donc nécessaire à la fois de les garder

et de les voiler. Le mystère se transmet de génération en génération, comme l'enveloppe sacrée de la vérité. De là le mysticisme.

Le mysticisme est contemporain de toutes les religions officielles du genre humain. Il a toujours vécu derrière elles. Il a vécu sur les rives du Gange, parmi les anciens Perses ; il fut égyptien, juif, aujourd'hui chrétien.

Les mystiques ont été à la fois mêlés aux manifestations vulgaires des cultes établis, et aussi en dehors de cette solidarité commune, en dehors de l'enceinte triviale du temple : les uns ont contemplé purement la vérité ; les autres ont uni l'acte à la contemplation. Il y a les solitaires, les docteurs, les militants ; les extases de Jean, la plume de Gerson, et l'épée du templier, appartiennent au mysticisme.

Le mysticisme est une surabondance de Dieu qui gonfle certaines âmes, et qui consumerait les hommes vulgaires si elle débordait sur elle. Écoutez un mystique, Angelus le Silésien².

GOTT KANN ALLEIN VERGNUGEN.

Weg, weg, ihr Seraphim ! ihr kœnnt mich nicht erquicken.
Weg, weg, ihr Heiligen ! und was an unch thut blicken,
Ich will nun eurer nicht ; ich werfe mich allein
In's ungeschaffne Meer der blossen Gottheit ein.

DIEU SEUL PEUT FAIRE PLAISIR.

Arrière, arrière, séraphins ! vous ne pouvez me réjouir. Arrière, tous les saints, tout ce qui n'est qu'apparence, je ne veux rien de vous ; c'est dans l'océan incréé de la Divinité pure que je veux me plonger.

MANN WEISS NICHT, WAS MANN IST.

Ich weiss nicht, was ich bin ; ich bin nicht was ich weiss ;
Ein Ding, und nicht ein Ding, ein Stupfschen und ein Kreis.

ON NE SAIT CE QU'ON EST

Je ne sais pas ce que je suis ; je ne suis pas ce que je sais : une chose et non une chose, un point, un centre aussi.

² Jean Angelus le Silésien, s'appelait de son vrai nom, Jean Scheffler ; il avait emprunté le nom d'Angelus à un mystique espagnol. Il naquit à Breslau en l'année 1624, et mourut dans la même ville, en 1677. Il quitta le protestantisme pour le catholicisme ; il appartient à l'école de Jacob Boehme.

DU MUSST, WAS GOTT IST, SEIN.

Soll ich mein letztes End, und ersten Anfang finden,
So muss ich mich in Gott, und Gott in mir ergründen,
Und werden das, was er, ich muss ein Schein im Schein,
Ich muss ein wort im wort, ein Gott in Gotte sein.

TU DOIS ÊTRE CE QU'EST DIEU.

Si je dois trouver ma fin et mon commencement, il faut que je pénétre en Dieu, et qu'il pénétre en moi, que je devienne ce qu'il est, une apparence dans l'apparence, un verbe dans le verbe, un Dieu en Dieu.

MAN MUSS NOCH UBER GOTT.

Wo ist mein Aufenthalt ? wo ich und du nicht stehen ;
Wo ist mein letztes End, in welches ich soll gehen ?
Da, wo man keines findt. Wo soll ich dann nun hin ?
Ich muss noch über Gott in eine wusten ziehn.

IL FAUT S'ÉLEVER AU-DESSUS DE DIEU.

Où est-elle ma patrie, où Lui ni moi ne sommes ? Où est mon dernier but, vers lequel je dois marcher ? Là où on n'en trouve pas. Où faut-il donc aller ? encore au-delà de Dieu ; dans l'espace désert, c'est là qu'il faut aller.

GOTT LEBT NICHT OHNE MICH.

Ich weiss dass ohne mich Gott nicht ein Nun kann leben :
Werd ich zu nicht, er muss von noth den Geist aufgeben.

DIEU NE VIT PAS SANS MOI.

Je sais que Dieu sans moi ne saurait exister : si j'arrive au néant, il doit nécessairement rendre l'esprit.

ICH HABS' VON GOTT, UND GOTT VON MIR,

Dass Gott so selig ist, und lebet ohn Verlagen,
Hat er so wohl von mir, als ich von ihm empfangen.

JE TIENS DE DIEU, IL TIENT DE MOI.

Si Dieu jouit du bonheur suprême, et s'il vit sans désirs, c'est qu'il reçoit de moi, comme je reçois de Lui.

ICH BIN WIE GOTT, UND GOTT WIE ICH.

Ich bin so gross als Gott, er ist als ich so klein :
Er kann nicht über mich, ich unter ihm nicht sein.

JE SUIS CE QU'EST DIEU, IL EST CE QUE JE SUIS.

Je suis aussi grand que lui ; il est aussi petit que moi ; il ne peut être au-dessus de moi, je ne puis être au-dessous de lui.

MAN MUSS ICH UBERSCHWENKEN

Mensch, wo du deinem Geist schwingst über Ort und Zeit,
So kannst du jeden Blick sein in der Ewigkeit.

IL FAUT S'ÉLANCER AU-DESSUS DE SOI.

Homme, si ton esprit franchit et le temps et les lieux, tu peux à l'instant vivre dans l'éternité.

DER MENSCH IST EWIGKEIT.

Ich selbst bin Ewigkeit, wenn ich die Zeit verlasse,
Und mich in Gott, und Gott in mich zusammenfasse.

L'HOMME EST L'ÉTERNITÉ.

Moi-même suis l'éternité, si j'abandonne le temps, si je m'absorbe dans Dieu, et Dieu dans moi.

DIE UBER-GOTTHEIT.

Wass man von Gott gesagt, das gnüget mir noch nicht ;
Die Uber-gottheit ist mein Leben und mein Licht.

L'AU-DESSUS DE DIEU.

Ce que l'on dit de Dieu ne me satisfait point. L'au-dessus de Dieu est ma vie et ma lumière.

Certes le mysticisme ne peut montrer plus naïvement cette plénitude de Dieu qui le caractérise. Mais outre ses élans d'amour, il s'est construit une science, qui aujourd'hui en Allemagne s'est partagée entre le catholicisme et le protestantisme.

Halle est le siège du piétisme. Le haut piétisme que représentent Tholuck et ses disciples, nie le rationalisme chrétien du protestantisme ordinaire, et s'élève à la conception des faits surnaturels de la révélation et du dogme, par un effort de la foi et de l'amour. L'intelligence s'emploie à comprendre la nécessité de la foi et la sainteté de l'amour ; elle met son triomphe dans sa soumission. Par le piétisme, le protestantisme échappe à la morale rationaliste ; il reprend de la chaleur et de la passion ; il renoue les traditions mystiques du génie allemand, et il prépare une révolution au sein des églises de Calvin et de Luther.

Munich est la capitale d'un mysticisme catholique qui veut à la fois honorer et dominer l'église officielle. Baader³ est le chef infatigable et persuasif de ces mystiques ultramontains : ses maîtres sont Jacob Boehme et Saint-Martin ; il les continue en les développant. Il se propose de raviver la lettre catholique par une invasion progressive de l'esprit : il voudrait régénérer l'idée même dans la permanence des formes extérieures.

Le piétisme et le mysticisme catholique s'efforcent parallèlement de relever l'esprit chrétien ; ils sont séparés aujourd'hui sans être hostiles ; peut-être se combattront-ils un jour, mais nous les croyons destinés à une réconciliation qui consommera l'unité du mysticisme chrétien.

Quand le mysticisme chrétien sera sorti élémentaire et simple du dualisme et des variétés qui le partagent, les formes antiques n'en pourront supporter l'esprit et le feu, elles tomberont.

Mais au-dessus du mysticisme chrétien il y a le mysticisme de l'infini. Si belle que soit la tradition chrétienne, elle n'est point égale à l'universalité des choses. L'humanité ne peut s'enfermer éternellement dans la conception hébraïque de la cabale et de l'Évangile. Le christianisme, si pur et si éthéré qu'on se le représente, est lui-même une forme matérielle, en face de l'idéalité, éphémère en face de l'éternité.

De toutes les traditions du monde et de la verve même de l'esprit humain peut seulement sortir la satisfaction véritable de l'humanité. Le mysticisme de l'infini absorbera par une supériorité nécessaire le mysticisme chrétien⁴. Cela fait, des formes nouvelles s'élèveront sur la face changée de la terre, au milieu des hommes

³ Au sujet de Franz von Baader, cf. *Cahiers d'Orient et d'Occident*, n°10.

⁴ Eugène Lerminier (1803-1857) était saint-simonien. *Note de l'éditeur*.

convertis.

L'Allemagne, comme si elle eût voulu obéir à la parole de Novalis, a ouvert, pour ainsi parler, une école de christianisme scientifique et de disciplines religieuses. Elle concourt à la religion future du genre humain par sa théologie, comme elle y travaille par sa métaphysique.

Extrait d'*Au-delà du Rhin*, 1885



MEMOIRE
sur
LES ISMAÉLIS ET LES NOSAÏRIS
DE SYRIE,

Adressé à M. SILVESTRE DE SACY par M. Rousseau, Consul-Général de France à Alep, et Correspondant de la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut : lu dans les séances particulières de cette Classe.

Il se trouve des Ismaélis jusque dans l'Inde, et l'on en voit venir habituellement des bords du Gange et de l'Indus pour recevoir à Khekh les bénédictions de leur Imam, en échange des pieuses et magnifiques offrandes qu'ils lui apportent. Le commun des persans connoît plus particulièrement ce personnage sous le nom de *Séïd Kheghi*.

Quant aux Ismaélis de Syrie, qui font aujourd'hui le principal objet de mes recherches, on doit peut-être les considérer comme un reste de ceux d'Égypte, qui, sous le règne de Hakem, sixième khalife Fatémite, vinrent s'établir en Palestine et surtout dans les montagnes du Liban⁵.

⁵ Ils pourroient bien aussi descendre de ceux de Perse, dont les souverains s'étoient acquis quelque prépondérance en Syrie où ils envoyoit des

La religion des Ismaélis modernes est surchargée de tant d'extravagances et d'équivoques, qu'il seroit très-difficile d'en approfondir les différens points avec quelque exactitude. Néanmoins, tous ceux qui ont été à même d'en démêler les principaux traits, conviennent unanimement que ces sectaires croient à l'infusion de la divinité qui s'est successivement incarnée, selon eux, dans la personne de plusieurs prophètes, et notamment dans celle d'Ali ; et à la métempsycose, deux dogmes impies qu'ils ne professoient point originairement⁶, et qu'ils ont probablement empruntés des Nosairis, leurs voisins, ou de quelques autres hérétiques, contemporains des derniers khalifes. La plupart des premiers Ismaélis nioient l'existence du paradis et de l'enfer, soutenoient que le Koran ne vient point de Dieu, mais de Mahomet, dont ils reconnoissoient cependant l'apostolat⁷. Ils s'étoient affranchis, par suite de ces principes hétérodoxes, de diverses pratiques religieuses prescrites par la loi musulmane, telles que les ablutions, le jeûne, le pèlerinage de la Mecque, etc., et avoient défiguré par des allégories forcées, ou altéré par des interprétations absurdes, plusieurs passages du Koran, pour les mieux concilier avec leurs mœurs dissolues ; car la licence et la débauche se manifestoient dans toutes leurs actions⁸. Quant à leur système sur la création, il se rapprochoit assez de celui des

lieutenans et des missionnaires.

Cette dernière opinion de M. Rousseau est la seule conforme à l'histoire. Les Druzes ou adorateurs de Hakem sont une secte fort différente de celle des Ismaélis, quoique nés dans le sein de cette dernière, au commencement du cinquième siècle de l'hégire. Quant aux Ismaélis de Syrie, ils doivent leur origine aux Ismaélis de Perse, ainsi que je l'ai fait voir dans mon Mémoire sur les Assassins. Leur premier établissement en Syrie date de l'an 523 de l'Hégire (1128), et leur puissance prit fin dans cette contrée en 670 (1171), par les armes du sultan Bibars. *S[ilvestre] de S[acy]*.

⁶ L'infusion de la divinité dans la personne des Imams est un dogme très-ancien et commun à beaucoup de sectes musulmanes, de celles qu'on nomme *Schîis* ou *Schias outrés*. Si les Ismaélis n'admettoient pas ce dogme, du moins en étoient-ils bien peu éloignés. *S. de S.*

⁷ Les docteurs musulmans ont long-temps et vivement disputé entre eux sur la question de la création du Koran ; les uns le soutenant créé, et les autres incréé. L'opinion qui a prévalu, est que ce livre est comme une lumière réfléchie de la divinité ; que l'archétype en a été écrit avant tous les temps par le doigt de l'Être-Suprême sur les tablettes célestes, et que le Koran qui est entre les mains des hommes, n'est qu'une copie de ce divin original, apportée à Mahomet par l'ange Gabriel.

⁸ L'initiation à la secte des Ismaélis étoit divisée en plusieurs degrés ; et les adeptes qui étoient admis au dernier degré, connoissoient seuls toutes les conséquences anti-religieuses et anti-sociales de la doctrine ésotérique de cette secte. *S. de S.*

Préadamites, en ce qu'ils prétendoient qu'il y avoit eu trois autres Adams avant celui dont parle Moïse, et qu'il y en auroit encore plusieurs dans une suite de quelques milliers de siècles. Ils soutenoient, de plus, que Dieu doit créer d'autres hommes après la fin du monde actuel, parce que, disoient-ils, son royaume ne peut rester vide, ni sa puissance dans l'inaction.

Tels étoient, en substance, les dogmes des premiers Ismaélis ; tels sont encore à peu près ceux que professent aujourd'hui leurs descendans, établis en Syrie. Je dis à peu près, car il n'est pas douteux que ces derniers, prodigieusement déçus de leur ancienne organisation sociale, ne le soient aussi de leur croyance primitive. Cette croyance, défigurée maintenant plus que jamais, est devenue extravagante à l'excès par une foule d'abus et de superstitions insensées qui s'y sont introduites avec le temps. Un certain *scheikh Raschid-eddin*, qui parut au milieu d'eux, il y a, je crois, cent ans, acheva de les égarer en leur faisant accroire qu'il étoit le dernier des prophètes en qui la puissance divine dût se manifester. Cet imposteur, versé dans les écritures sacrées, paroît être l'auteur de quelques-uns des chapitres du livre dont j'ai traduit divers momens, et dans lequel il expose ses principes, comme s'il étoit lui-même le Tout-Puissant.

Arrêtons-nous maintenant à quelques remarques plus spéciales sur les Ismaélis de Syrie.

Ils sont divisés en deux classes⁹, les *Souedanis* et les *Khedbréwis*, qui ne diffèrent entre elles que par certaines cérémonies extérieures. Du reste, l'une et l'autre reconnoissent la divinité d'Ali et admettent la *lumière* pour le principe universel des choses créées. C'est ce que ces sectaires appellent *nour-elain* (*la lumière de l'œil*), source de beaucoup d'équivoques, et que la plupart de leurs *scheikhs* enseignent être une vertu ou force surnaturelle qui produit et conserve les différentes parties de l'univers¹⁰.

⁹ Les Ismaélis se disent tous Seïds, c'est-à-dire des descendans de la famille de Mahomet ; aussi portent-ils le turban vert, marque distinctive de leur prétendue noblesse.

¹⁰ Je n'ai trouvé cette expression dans aucun des écrits relatifs aux Ismaélis, aux Druzes et autres sectaires musulmans, que j'ai lus. M. Rousseau conjecture que ce dogme pourroit bien être fondé sur le chapitre du Koran, intitulé *Surate de la lumière* (c'est la vingt-quatrième surate). Les Musulmans, d'accord en cela avec la Genèse, regardent la lumière comme la première chose créée de Dieu ; ils ajoutent que de cette lumière fut créée d'abord l'âme de Mahomet, puis les âmes de tous les autres Prophètes, et enfin celles de tous les hommes. Dans les livres des Druzes, on lit que l'Intelligence universelle, la première des œuvres de Dieu, fut produite de la lumière subtile et parfaite du créateur. Il seroit possible que *nour-elain* ne dût pas être traduit la lumière de l'œil, mais la lumière

Ils sont extrêmement réservés avec les étrangers sur l'article de leur croyance, et tâchent de se faire passer auprès d'eux pour bons Musulmans. Lorsqu'ils se trouvent en présence de ceux-ci, leur premier soin est de s'acquitter des ablutions, de la prière et autres pratiques ordonnées par la loi. Ils font même alors crier l'*ézan*, c'est-à-dire l'appel à la prière ; mais dans leur particulier ils n'accomplissent aucune de ces pratiques et suivent leurs propres coutumes, qui ne sont guère connues, à cause de l'adresse qu'ils mettent à les tenir cachées. On m'a assuré qu'ils ne prient ni ne jeûnent jamais de leur propre gré, mais qu'ils sont circoncis et portent des noms musulmans, quelquefois aussi des noms hébreux. Je ferai encore remarquer que, par une suite de leur dissimulation en fait de religion, ils n'ont aucun temple public ; ils vont cependant en pèlerinage à *Nedjef*, lieu de la sépulture d'Ali¹¹, à quatre ou cinq journées de Bagdad, dans le désert. Ils ont aussi un autre endroit de dévotion près de la Mecque, nommé *Redhwoûé*, où ils se rendent furtivement quand ils le peuvent ; mais je n'ai pu savoir quel est le saint ou le prophète qu'ils y honorent.

Les Ismaélis sont hospitaliers et d'un caractère doux. Ils aiment peu à voyager, sont actifs dans leurs foyers, fortement attachés à leur religion, courageux au besoin et dociles envers leurs chefs ; ils évitent, autant qu'il leur est possible, de s'allier avec les Turcs, qui les obligent souvent, par les menaces et la force, à leur donner leurs filles, et ne les en vexent pas moins que les autres sectes étrangères soumises à leur domination.

Les *Khedhréwis*¹² qui forment la classe la plus nombreuse, ont

de l'essence par excellence.

Je trouve dans le *Kitab tarifât sidi*, petit dictionnaire des termes de grammaire, de philosophie, etc., que *nour-ahnour*, c'est-à-dire *la lumière de la lumière*, est un des noms de Dieu.

Voici le passage du Koran auquel M. Rousseau pense que peut se rapporter la dénomination dont il s'agit. « Dieu est la lumière des cieus et de la terre. Sa lumière peut être comparée à une fenêtre (ou plutôt à *une niche pratiquée dans une muraille*), dans laquelle il y a une lampe, la lampe étant renfermée dans un vitrage, et ce vitrage semblable à une étoile brillante. On alimente cette lampe avec le produit d'un arbre béni, d'un olivier... avec une huile (si claire) qu'on diroit presque qu'elle pourroit éclairer d'elle-même, sans qu'on lui communiquât le feu. C'est une lumière ajoutée à une lumière. Dieu dirige vers sa lumière qui il lui plaît. » *S. de S.*

¹¹ On prétend que les Ismaélis ont aujourd'hui, dans cet endroit, un imam descendant d'Ali. Je doute que cela soit ainsi. Les Turcs qui regardent les Ismaélis comme des impies, dont le fanatisme est encore plus dangereux que celui des Persans, ne souffriraient pas un imam de cette secte dans les pays de leur domination.

¹² Les *Khedhréwis* sont ainsi nommés, parce qu'ils ont une vénération toute

aujourd'hui pour chef l'émir *Ali Zoghbi*, successeur de l'émir *Mustafa Edris*, son parent, dont nous rapporterons ci-après la fin tragique. Leur principale habitation est à *Mésiade*, ancienne forteresse, située à douze lieues ouest de Hamah, sur un rocher isolé. Au pied de cette place, et du côté de l'orient, est un gros bourg de même nom, entouré de murailles et formé de plus de deux cents maisons. On y trouve des bains, des khans, des boutiques et une ou deux mosquées¹³.



Massyaf (Mésiade), la forteresse vers 1930

Mésiade¹⁴ est fortifiée à l'antique, et a trois pièces de canon

particulière pour le prophète Khedhr ou Khezzr, auquel les Musulmans accordent le privilège d'une vie sans fin.

¹³ On n'y fait l'*ézan* ou appel public à la prière, que quand il se trouve des Musulmans dans ce lieu.

¹⁴ Le lieu nommé Mésiade par M. Rousseau est certainement le même qui servoit, du temps des croisades, de chef-lieu aux Assassins ou Ismaélis de Syrie, dont ils s'étoient emparés en 535, et dont la prise, par le sultan Bibars, en l'année 668, porta un coup funeste à leur puissance.

Il est remarquable que les écrivains varient beaucoup sur l'orthographe et la prononciation de ce nom. A. Schultens, dans l'*Index Geogr.*, qu'il a joint à la suite de la vie de Saladin par Boha-eddin, écrit *Masiat*. Koehler, dans son édition de la Description de la Syrie d'Abou'lféda (p. 20, note 82), soutient qu'il faut écrire et prononcer *Masiáf*. Le célèbre Reiske, dans ses notes sur les Annales d'Abou'lféda (t. 3, p. 484), reste incertain entre ces deux leçons, et penche pour la seconde. Je ne trouve ce nom de lieu ni dans le Dictionnaire nommé *Kamous*, ni dans le Dictionnaire des *Homonymes géographiques* de Yakout. Dans le *Marasid alatlá*, du même Yakout, ce nom est écrit *Masiath*. Renaudot, dans l'Histoire des Patriarches d'Alexandrie (p. 541), écrit *Mosiab*. Pour moi, je

hors de service. Au-dessus de la porte principale on lit cette inscription arabe : *Bâtie par le roi Amsat*¹⁵. Ce bourg est le chef-lieu d'un canton composé de dix-huit villages, tous peuplés d'Ismaélis. Il dépend du gouvernement de Hamah, qui nomme ou dépose, à son gré, le *schéïkh* ou *émir* de la secte. Celui-ci, en recevant la pelisse d'honneur, marque de son investiture, s'engage à une rétribution annuelle de 16,500 piastres, dont le paiement exact lui assure les revenus du pays, qui sont considérables ; car le terroir produit en abondance diverses espèces de grains et de fruits, du coton, du miel, de la soie, de l'huile, etc., ce qui prouve que les habitans sont laborieux et adonnés à l'agriculture. Ils professent aussi quelques arts mécaniques et trafiquent avec les étrangers qui vont acheter chez eux l'excédant de leurs denrées.

A l'occident de *Mésiade*, s'étend la montagne de *Schara*¹⁶, qui se rattache à celle de *Kusséïr*. Celle-ci s'appuie elle-même au rivage de la mer, du côté de Tripoli. L'une et l'autre de ces montagnes ne sont que des ramifications de celle de Semmak, dont nous avons indiqué la direction au commencement de cet article.

Les Ismaélis possèdent encore une autre forteresse nommée *Kalamous*, non moins grande que celle de *Mésiade*, dont elle n'est éloignée que de trois lieues ouest.

La seconde classe ou tribu des Ismaélis, composée des *Soueïdanis*¹⁷, est bien moins nombreuse que la précédente ; elle est concentrée dans le village de Feudara, l'un des dix-huit compris dans la juridiction de *Mésiade*. Elle est pauvre et exposée au mépris des *Khedbrévis*. Son chef actuel s'appelle le Schéïkh Suléïman.

crois que la véritable prononciation est *Mésiat*, et ce qui me confirme surtout dans cette opinion, c'est la lettre apocryphe rapportée par Nicolas de Treveth, et qui est datée ainsi : *In domo nostra ad castellum nostrum MESSIET in dimidio septembris*. (Voy. *Vet. aliq. Scrip. Spicil. op. D. L., Achevii*, t. VIII, p. 524).

Si M. Rousseau a écrit *Mésiade*, cela n'empêche pas qu'il n'y ait un *t* dans l'arabe, le *t*, surtout à la fin des mots, se confondant souvent avec le *d*.

¹⁵ Ce roi *Amsat* pourrait bien être un de ces chefs, qui, sous les règnes des derniers khalifes, ou plutôt des Turcomans, s'étaient établis en divers cantons de la Syrie.

¹⁶ C'est une longue et tortueuse chaîne qui porte différens noms, suivant les angles et les sinuosités qu'elle forme ; elle produit d'excellent bois de construction et de chauffage, et du gibier en abondance. Des roches qui la forment, s'échappent des sources d'eaux limpides qui fertilisent les vallons et les campagnes. Les arbres qui y croissent le plus communément sont le pin, le chêne et le caroubier.

¹⁷ Le nom de *Soueïdani* leur vient d'un de leurs anciens scheïkhs, nommé *Soueïd*. Quelques voyageurs prétendent cependant qu'on les nomme ainsi à cause de l'usage où ils sont de s'habiller de noir ; en effet, *soueïd* peut être considéré comme un diminutif d'*asmad*, qui veut dire noir.

Les Ismaélis, depuis la sanglante catastrophe qui termina la vie de leur scheïkh *Mustafa Edris* et fut suivie de la dévastation de presque toutes leurs habitations, sont tombés dans un état voisin du néant, et ne consistent plus qu'en quelques misérables familles éparses, qui dépérissent de plus en plus par les nouvelles concussions que leur font éprouver les Turcs. Voici l'événement sinistre qui les a plongés dans la situation malheureuse où ils se trouvent aujourd'hui.

Les *Reslans*, une des familles les plus distinguées de la secte des Nosäiris, possédoient depuis un temps immémorial la forteresse et le territoire de Mésiade, lorsque les Ismaélis, devenus assez puissans pour empiéter sur leurs domaines, les attaquèrent à l'improviste et les chassèrent du pays pour s'y établir eux-mêmes. Cette usurpation manifeste aigrit encore davantage la haine invétérée que se portoient les deux peuples. Les Nosäiris, après avoir inutilement tenté plusieurs moyens pour rentrer dans leurs possessions, eurent enfin recours à la ruse. Ils envoyèrent à Mésiade plusieurs des leurs, qui, sous des noms empruntés et sans faire naître aucun soupçon de leurs mauvais desseins, entrèrent au service du scheïkh ou émir *Mustafa Edris*, qui commandoit alors dans la forteresse. *Abou-Ali Hammour* et *Ali Bacha*, chefs des conjurés, ne tardèrent pas à trouver l'occasion qu'ils attendoient. Un jour que l'émir étoit resté seul dans son logis, ils l'assaillirent et le percèrent de plusieurs coups de poignard. Ce meurtre imprévu fut le prélude de grands malheurs pour les Ismaélis. Les mesures avoient été tellement concertées entre leurs ennemis, qu'à un certain signal, une bande nombreuse de Nosäiris, postée dans les avenues de Mésiade, devoit s'y précipiter tout-à-coup et massacrer les habitans qui voudroient se défendre. Ce projet reçut son entière exécution. Les Ismaélis attaqués brusquement, consternés et égorgés, pour la plupart au milieu des rues, ne résistèrent que faiblement et se rendirent à leurs ennemis, à qui ils furent contraints de jurer, pour l'avenir, obéissance et soumission. On évalue le butin que firent ceux-ci dans cette journée, à plus d'un million de piastres, y compris les dépouilles des villages et des campagnes. Cet événement eut lieu en l'année 1809.

Les Nosäiris ne jouirent pas long-temps du fruit de leur perfidie. Le gouvernement de Hamah se hâta de les faire assiéger dans Mésiade et les obligea à évacuer cette place par capitulation. Elle fut rendue incontinent à ses anciens propriétaires. J'ai su depuis que, d'après une amnistie qui avoit été accordée aux Nosäiris, plusieurs de leurs chefs s'étoient rendus à Hamah pour leurs affaires particulières. Mais au lieu d'y recevoir les bons traitemens auxquels

ils s'attendoient, ils furent arrêtés de suite et jetés en prison où ils languissent encore aujourd'hui (en 1810). On dit qu'ils ont offert 20,000 piastres pour leur rançon, sans avoir pu obtenir leur délivrance. On croit généralement que le gouvernement turc les fera pendre, après s'être fait payer la somme promise. L'invasion et le pillage de Méziade ont causé, comme je l'ai déjà observé, la ruine des Ismaélis. Ils sont aujourd'hui pauvres et misérables, et il n'est pas probable qu'ils puissent se relever de sitôt des désastres qu'ils ont éprouvés¹⁸.

Passons maintenant aux Nosairis.

(La suite dans le prochain numéro des *Cahiers d'Orient et d'Occident*)

LIBRES DESTINATIONS

SWEDENBORG A STOCKHOLM

Emmanuel Swedenborg naquit à Stockholm, le 29 janvier 1688. Son père, évêque luthérien de Skara, en Westrogothie, était un homme, pieux, connu par ses ouvrages religieux, sa grande érudition et sa connaissance profonde de la langue suédoise. Il donna une bonne éducation à Emmanuel, qui fit de rapides progrès dans les sciences. Le jeune homme continua ensuite ses études à l'Académie d'Upsal, où il soutint des thèses avec beaucoup de distinction. Plus tard, il quitta sa patrie pour visiter les académies d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre, et se lia d'amitié avec les savants de l'époque. Bien que très-versé dans les langues anciennes, et cultivant avec succès la poésie latine, Swedenborg se sentait attiré irrésistiblement vers l'étude des sciences mathématiques et physiques. Âgé de moins de vingt-huit ans, il s'était déjà fait un nom par un traité de mathématiques intitulé : *Doedalus hyperboreus*, par son *Art des règles*, et son *Traité du cours de la terre et des planètes*.

Il fut présenté à Charles XII : Ce roi, qui aimait beaucoup les

¹⁸ N. Niehuhr n'a pu obtenir aucunes notions précises sur les Ismaélis, et ce qu'il en dit se réduit à bien peu de choses. Voy. son *Voyage en Arabie*, tom. II, p. 362.

mathématiques, prit Swedenborg en amitié et lui donna le choix entre une place de professeur à l'Académie d'Upsal et celle d'assesseur au conseil des mines. Le jeune étudiant opta pour la dernière, et témoigna sa reconnaissance au roi en inventant, à l'époque du siège de Frédérickshal en Norvège, une machine à l'aide de laquelle une escadre de deux galères, cinq grands bateaux et une chaloupe furent transportés à plusieurs lieues de distance, à travers des montagnes et de profondes vallées. Cependant il ne voulut pas entrer en fonctions avant d'avoir accru son expérience par de nouveaux voyages, et publié plusieurs ouvrages, entre autres : la *Manière de trouver les degrés de longitude par des observations sur la lune*, et le *Projet d'une nouvelle division des monnaies et des mesures éloignant toutes les fractions*, etc. ; il repartit pour l'Allemagne afin d'en visiter les mines. Pendant ce voyage, il fit la connaissance de plusieurs littérateurs, au nombre desquels était le philosophe Wolf, avec lequel il ne cessa d'entretenir depuis une correspondance suivie.

Revenu en Suède, Swedenborg s'appliqua assidûment aux devoirs de sa place, employant ses loisirs à l'étude de la nature, et il en consigna les résultats dans ses grands ouvrages, publiés en 1733 et 1740. Ils contiennent une sorte d'introduction à la métaphysique de l'infini, à la suite de laquelle l'auteur traite du but de la vie et de l'économie du règne animal.

Les recherches de Swedenborg ne s'arrêtèrent pas là ; elles se dirigèrent de plus en plus vers la théosophie et les méditations mystiques. Son livre de l'Amour de l'adoration de Dieu, publié en 1745, peut être regardé comme un adieu aux sciences exactes. Ce fut, en effet, dans cette année même que Swedenborg s'annonça comme visionnaire. Il a raconté lui-même l'espèce de métamorphose qui s'opéra tout à coup dans son intelligence. Lors de son séjour à Londres, il avait vu, une nuit, dans une lueur splendide, un être qui lui avait déclaré être Dieu, le Seigneur, le Créateur, le Rédempteur, et avoir fait choix de lui pour interpréter aux hommes le sens intérieur et spirituel de la sainte Écriture. Depuis, Swedenborg eut de fréquentes visions, soit dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil, soit même dans un état de veille parfait. Il composa de nombreux ouvrages pour enseigner sa foi mystique. C'était un grand esprit et incontestablement un homme de bonne foi. Nous avons eu l'occasion de dire notre pensée sur le mysticisme : nous sommes loin de l'approuver, mais nous ne pouvons nous défendre d'un certain respect pour la mémoire des intelligences supérieures qui, avec des intentions pures, ont sondé courageusement cette fausse voie au risque d'y égarer leur esprit.



La maison où Swedenborg avait ses visions

Swedenborg, du moins, eut la force de conserver toute la lucidité de sa haute raison en dehors de ses heures mystiques. Il résigna sa place au conseil des mines : on lui accorda une pension viagère.



La maison où habitait Swedenborg, au faubourg de Stockholm

Il employa les loisirs que lui laissaient ses travaux théosophiques à cultiver son jardin, à recevoir des visites et à fréquenter des sociétés choisies, où son aménité de caractère, et le charme de sa conversation lui gagnaient l'affection générale. Sa vie privée était d'une pureté et d'une simplicité extrême. Il ne buvait pas de vin, à moins qu'il ne fût en société, et il ne se nourrissait que de café, de pain, de poisson et de lait. Il était doux, serviable, indulgent pour tous. La règle principale de sa vie était de prier, de méditer assidûment la parole de Dieu, d'accepter avec sérénité les épreuves de la vie, et de se rendre aussi utile que possible à ses semblables.

En 1771 il se rendit en Angleterre pour y faire imprimer son livre de *la Vraie religion chrétienne*. Atteint d'une fièvre violente, il lui parut qu'il perdait le don de cette vue spirituelle qui le mettait en relation avec des êtres surnaturels. Dans ses accès, il s'écriait en sanglotant : « Seigneur, as-tu abandonné ton serviteur ? » Cependant ses visions revinrent, et il mourut avec calme, le 29 mars 1772.

Le Magasin pittoresque, 1857



LA BIBLIOTHEQUE D'ORIENT ET D'OCCIDENT

Disponible en ligne en automne 2007

<http://edition.moncelon.fr/bibliotheque.htm>

La *Bibliothèque d'Orient et d'Occident* doit constituer, au fil de ses publications, un fonds documentaire, réunissant essais et articles, principalement de la première moitié du dix-neuvième siècle, autour des thèmes majeurs des *Cahiers D'Orient et d'Occident*. Ces documents seront disponibles soit en ligne, en libre téléchargement (fichiers de format PDF), soit sur demande auprès des éditions *D'Orient et d'Occident*, à l'adresse jm@moncelon.fr. Il s'agit, avec cette initiative, de mettre à la disposition des lecteurs des *Cahiers* des textes à peu près inaccessibles et qui, malgré leur intérêt, ne seront jamais repris par l'édition commerciale. L'édition en ligne compense de la sorte une défaillance dont on ne saurait toutefois lui tenir rigueur. Il n'en reste pas moins indispensable que ces documents soient connus et par conséquent diffusés. Tel est l'objectif de la *Bibliothèque d'Orient et d'Occident* dont le catalogue devrait, années après années, s'enrichir de titres nombreux consacrés à ce que l'on désigne comme *l'Orient intérieur*, en référence aux initiations occidentale et orientale, ainsi qu'aux maîtres spirituels qui, depuis les saints Imâms, *l'Ami de Dieu de l'Oberland*, ou Jacob Boehme, pour n'en citer que quelques uns, n'ont cessé d'inspirer la recherche intérieure d'un « petit nombre » d'*Orientaux* (cf. Henry Corbin).

LES TROIS PREMIERS VOLUMES DISPONIBLES

L'INDE MUSULMANE

D'après
Garcin de Tassy

Le présent volume réunit autour d'un important Mémoire¹⁹ que Garcin de Tassy publia en plusieurs livraisons dans le *Journal asiatique* en 1831, deux longues recensions de sa plume qui, de son aveu même, le complètent utilement. La première parut dans le tome IX du *Nouveau Journal asiatique* en 1832. Elle rendait compte d'un ouvrage, publié à Londres la même année, dont l'auteur, Mme Meer Hassan Ali, était une Anglaise qui avait séjourné pendant douze années en Inde auprès de son mari, un musulman anglophone, d'une famille de lettrés de confession chiite. L'ouvrage s'intitulait : *Observations on the Musulmauns of India*. Les informations recueillies de première main méritaient toute l'attention de Garcin de Tassy qui les exploita en relation avec son propre Mémoire. La seconde recension, parue dans *Le Journal des savants*, en août 1833, concernait cette fois la publication par un Indien musulman, Jafar Scharîf, du *Qanoon-e Islam (Règles de l'islamisme, ou usages des Musulmans de l'Inde)*, traduit et présenté par G.A. Herklots. Consacré aux pratiques culturelles des musulmans de l'Inde, ce *Qanoon-e Islam* confirmait en bien des points le Mémoire de Garcin de Tassy. L'ensemble constitue par conséquent un volume complet sur les « particularités de la religion musulmane dans l'Inde », dans le premier quart du 19^e siècle, certes, mais nous savons aussi que *rien n'a vraiment changé* des pratiques des musulmans indiens, en Inde comme au Pakistan.

¹⁹ « Mémoire sur quelques particularités de la religion musulmane dans l'Inde, d'après les ouvrages hindoustani », *Nouveau Journal asiatique*, août, septembre et octobre 1831.

CSOMA DE KÖRÖS

Textes et documents
Établis par Jean Moncelon

À Marguerite Kardos



Voici plus de cent ans que son nom n'était plus connu que de quelques rares spécialistes de ce qu'on appelle la « renaissance orientale » des commencements du 19^e siècle, quand les savants anglais, français et allemands dirigèrent leurs recherches en direction de l'Inde, de la Chine, et du Tibet.. Parmi eux, le plus singulier est sans conteste le Hongrois Csoma de Körös : « En arrivant dans l'Inde, Jacquemont assiste en 29 à une séance de la Société de Calcutta où l'on vote une subvention pour Csoma, qu'il visite longuement, l'année suivante, à Kanum ; il avait entendu parler en Europe de ce pèlerin de la linguistique, venu en Asie « comme une fusée à l'aventure ». La mémoire de l'admirable Csoma mérite d'être honorée non seulement pour le savant à qui l'on doit l'introduction en Europe de la langue et de la littérature tibétaines (1834), mais surtout pour l'homme. C'est pourquoi nous mettons aujourd'hui à la disposition des lecteurs intéressés quelques études et documents biographiques qui ont trait à l'incroyable aventure que devint sa vie lorsqu'il quitta un jour de 1819 sa Transylvanie natale, à la recherche des origines de la langue hongroise, pour atteindre les vallées inhospitalières du Ladakh, après un voyage (à pied) de trois années. C'est en Inde et au Tibet que Csoma de Körös devait vivre plus de vingt ans et mourir finalement, en chemin vers la Mongolie, sur les traces toujours des origines de la langue hongroise. Cet homme qui ne prit jamais de repos, qui vécut dans le plus complet dénuement, et traversa des épreuves physiques et morales dont nous ne connaissons jamais aucun épisode, force évidemment l'admiration, et c'est le moins qu'on puisse faire pour que son souvenir demeure vivant que de lui consacrer le présent volume.

ANTOINE DE CHEZY

ŒUVRES

Choisies et présentées par Jean Moncelon

Il est une justice à rendre à Antoine-Léonard de Chézy, né le 16 janvier 1775, à Neuilly, mort à Paris en 1832, qui fut l'inventeur du sanscrit dans notre pays, et son premier professeur, au Collège de France (1815). Certes, « il reste le professeur dont seuls les élèves ont connu le mérite, car il ne publia que peu de choses, et ils le lui reprochent ». Cependant, même si sa bibliographie se limite effectivement à quelques titres, et si nous ne devons n'en retenir qu'un seul, qui serait alors sa traduction de *La Reconnaissance de Sacoutala* (1830), il resterait un des orientalistes majeurs du 19^e siècle.

VIENT DE PARAÎTRE

MANOËL PENICAUD



Dans la peau d'un autre
Pèlerinage insolite au Maroc avec les mages Regrara,
Presses de la Renaissance, 2007

AU SOMMAIRE DE CE NUMERO

De l'Orient intérieur

Jean Moncelon, « A Jacob Boehme ».
« Jacob Boehme », *Encyclopédie des gens du monde*, 1833-44.

Documents d'Orient et d'Occident

Eugène Lerminier, « *Il y eut, dès l'origine des sociétés et des religions, une tradition toujours transmise et toujours perpétuée de quelques vérités élémentaires de l'humanité...* », extrait d'*Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

Mémoire sur les Ismaélis et les Nosäiris de Syrie, adressé à M. Sylvestre de Sacy par M. Rousseau, Consul-Général de France à Alep, suite, *Annales des Voyages*, tome XVIII.

Libres destinations

« Swedenborg à Stockholm », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

La bibliothèque d'Orient et d'Occident

Les trois premiers volumes : Garcin de Tassy, Csoma de Körös et Antoine de Chézy, 2007.

Ces Cahiers sont est une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.com/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2007